



expo

# Dessinateurs : les plus grands et les plus fous à la Halle Saint-Pierre

À un jet de pierre de la butte Montmartre, à Paris, la Halle **Saint-Pierre** organise, avec les Cahiers dessinés, une superbe expo de dessinateurs. De Victor Hugo à Vuillemin, en passant par de sublimes inconnus.

**E**n exil ou dans sa salle à manger, Hugo ne fait pas que tripoter les seins de Juliette Drouet ou écrire *Les Misérables*.

Il part d'une tache d'encre, gratte, joue avec les coulures, juxtapose des papiers découpés ou des dentelles de feuilles. Ses dessins font la joie des surréalistes. Son combat contre la peine de mort se retrouve dans « Les pendus », dessins de cavernes, dessins de crépuscule qui vomissent mieux que les mots l'injustice capitale. « Les dessinateurs ne disent rien de commun, apparemment, mais des traits secrets les relient », justifie Frédéric Pajak, l'éditeur des Cahiers dessinés qui supervise l'expo. C'est ainsi que Gébé, Fournier le visionnaire, Vuillemin, dont on ne dira jamais assez qu'il est le Goya d'aujourd'hui, ou Siné voisinent avec

Hugo au pied de la butte Montmartre. Il faut courir voir les hauteurs fascistes des villes de Sempé où l'on entend au loin des miaulements de chats ou de petites voix étouffées dans le lointain demander des nouvelles de quelqu'un « d'exceptionnel ».

Il y a encore l'énorme Topor ou les gravures de Mandelbaum qui fricote avec la pègre belge d'un peu trop près. On le retrouvera trucidé avec la gueule rongée par l'acide dans un terrain vague à 25 ans. L'expo et le beau catalogue sont séparés en trois parties,





artistes, humour et « langage de la rupture ». Ça ne sert à rien ces petits tiroirs, mais il faut bien que les critiques classent et que les conservateurs embaument.

Une découverte réjouissante

est Marcel Bascoulard, dont on dit qu'il est riche comme Crésus, couvert de poux, dément et misanthrope. Clochard pendant cinquante ans dans la ville de Bourges, il s'est installé sur un trottoir, presque au hasard, après

que sa mère a tué son père d'un coup de fusil. Sur des papiers récupérés, des cartons, en diluant son encre pour en prolonger l'usage, Bascoulard peint comme un forcené. Des poteaux électriques éclairent des chemins de terre, des vergers, des ponts de bois branlants, des champs sont traversés de lignes ferroviaires, entourés d'usines, cernés par la ville qui avance. En 1955, la cathédrale surplombe encore les marais, mais l'urbanisation est en marche. Bascoulard ne se déplace qu'en tricycle qu'il a fait faire sur mesure. Il s'habille en femme, taille lui-même ses frusques et ses corsages, habite dans une cabane de jardin, puis dans une cabine de camion abandonnée. « Si je me promène en tenue féminine, c'est que j'est me [sic] cette tenue plus esthétique », écrit-il. Il est hors de question qu'il vive ailleurs qu'à l'air libre, et près de l'hôpital psychiatrique où sa mère est enfermée. Antimilitariste, pacifiste révolté, « il préfère lire Goethe plutôt que de se laver », résume un de ses confidents. Pieds dans la neige, emmitoufflé dans ses lambeaux, le peintre « officiel » de Bourges dessine les premiers immeubles, les quartiers qui disparaissent, et se laisse volontiers photographier, en précurseur du « transgenre ». Les photos de lui en vieille femme sont d'avant-garde. Il meurt, en 1978, étranglé dans son taudis par un paumé qui veut le détrousser. Il y a aussi dans l'expo des dessinateurs qui meurent dans leur lit. ■

PHILIPPE  
LESPINASSE

Exposition Les Cahiers dessinés. Halle Saint-Pierre. 2, rue Ronsard. Jusqu'au 14 août 2015.

DESSIN DE BOS.

